les grandes universités de Paris, de Bologne, de Salamanque, de Padoue, de Pérouse : des centres de lumière *. Après trois siècles d'errements, la France et les pays qui s'inspirèrent de sa pensée ne voient rien autre chose à faire, que de revenir aux doctrines séculaires dont la ville des papes a su conserver le précieux dépôt.

L'éducation du jeune Franchi fut donc forte et solide. Doué d'un talent supérieur, il sut non-seulement profiter des leçons de ses maîtres, mais encore surpasser tous ses rivaux. Esprit vif, comme tous les italiens, solide comme un romain, rien ne l'embarrassait.

A vingt-deux ans il était docteur, et soutenait avec honneur un *acte public* †.

Pendant ce temps là, le jeune Conroy recevait les premiers principes de l'éducation maternelle, les plus précieux de tous ; et bientôt, ses études littéraires terminées avec éclat, il prenait le chemin de Rome, pour y faire son cours de philosophie et de théologie. C'était en 1850. Le cardinal Cullen, archevêque de Dublin, occupait alors le siège d'Armagh. La profonde érudition, la sainteté, le zèle et l'énergie du grand cardinal irlandais

* Toutes ces universités, et beaucoup d'autres que nous pourrions nommer, ont été singulièrement favorisées et protégées par les Pontifes romains : celle de Paris, par Innocent III, Martin IV et Honorius IV ; celle de Bologne, par Innocent IV ; celle de Salamanque, par Alexandre IV ; celle de Padoue, par Urbain IV et Urbain V ; celle de Pérouse, par Clément V.

† M. L.-H. Paquet, à ce propos, s'exprimait ainsi, lors de l'ouverture solennelle des cours de l'université Laval, le 8 octobre 1877 : « Ce qu'on appelle *acte public*, à Rome, n'est pas chose facile. Le jeune séminariste qui ose l'aborder doit s'être nourri des études les plus fortes, et avoir été formé par des maîtres savants et expérimentés. Il a besoin de posséder à fond les questions importantes de la théologie, la première, la plus étendue, la plus difficile de toutes les sciences, celle à laquelle les autres se rapportent, comme les différentes parties d'un édifice bien proportionné convergent vers le dôme superbe qui les résume et les domine. Il lui faut encore une connaissance approfondie, bien raisonnée, de la philosophie intellectuelle, cette noble servante de la théologie ; il lui faut être au courant de toutes les difficultés, des mille objections qu'un habile argumentateur peut tirer de l'Écriture sainte, des saints Pères, de l'histoire de l'Église, des découvertes de la science ; et, outre cette somme de connaissances, assurément considérable pour une tête de vingt-deux ou vingt-trois ans, avoir assez d'assurance et de sang-froid pour envisager sans trembler un auditoire composé de cardinaux, d'évêques, de prélats de toutes robes, de maîtres dans la science sacrée, assez de facilité d'élocution, de présence d'esprit, de pratique de l'escrime scolastique, pour pouvoir, sur le champ et sans broncher, répondre d'une manière claire et précise à des objections présentées avec adresse, et distinguer tout de suite le vrai du faux, l'or véritable du clinquant sans valeur, dans des arguments subtils, étudiés, artificieux. »